nous le faire ressentir. René Ballet

Un jeune homme déjà vieux

A l'automne 1947, une entreprise est chargée du réaménagement de l'hôtel de l'Entre-Deux Gares, fermé depuis trois ans. Sur les murs d'une chambre, les ouvriers aperçoivent le mot « falaise », vingt fois répété. Un vieux miroir est recouvert par une double page de journal.

Voici comment débute le dernier roman de René Ballet, que publie Le Temps des Cerises. Sur le principe d'énigme, de retenue.

Il ne suffit plus, jusqu'à la chute – terrible – que de suivre ce fil d'Ariane qui parfois s'amuse, pour mieux nous prendre à revers, à s'emberlificoter comme pelote de laine.

Pour l'heure nous sommes à Paris, l'été 44.

Robert Rocher – on l'appelle Bob à cause de sa ressemblance avec Robert Taylor, le narrateur-romancier préférera Roc – est là, terré, qui attend la mort.

D'où vient-il ? Dans l'ombre de Drieu la Rochelle, cet homme est aussi lié à Carbone et aux tortionnaires de la rue Lauriston. Un instant tenté par le Surréalisme, puis fasciné par le fascisme, il s'est rallié à Doriot pour devenir une « grande plume » de la presse collaboratrice.

Parallèlement, à Genève, une jeune actrice, mouillée dans les films de la Propagandastafel – il s'agit de Falaise – essaye de se faire oublier, prise en main qu'elle est par un « vieux beau ».

Le roman sait, lorsqu'il le faut, disloquer le réel. Le voilà habillé en machine à remonter le temps.

La rencontre avec Drieu est le choc, l'illumination. On devine le sourire façon Saint-Sulpice qui se dessine sur la face lunaire du jeune folliculaire. « *Le jeune homme déjà vieux qui ne désirait aller nulle part se reconnut en cet homme encore jeune revenu de tout.* »

Car Roc, l'ancien « Tatar », qui écrivait de petits textes surréalisants et mettait sous scellés les voyelles du *Bateau ivre* pour cause de faillite, est bel et bien (si l'on peut dire) devenu un facho. Un facho tweed, un facho chic. Pas le genre, nous est-il dit, à exhiber de grosses liasses de billets flambant neuf. « *Jamais un pourboire disproportionné, jeté comme un crachat.* »

Pour lui, tout réside dans le style. Il a horreur de ce qui est bouffi – d'adjectifs ou d'alcool. Il prône la ligne claire. Le pli de pantalon bien net. Dirait-on que l'engagement de ces gens-là se ferait sur le pli d'un pantalon, la visière d'une casquette, un manteau de cuir ? Sans insister, trop peser de la plume sur le sujet, l'auteur sait utiliser les patronymes. Roc, s'il rappelle par sa sécheresse monosyllabique, sa sécheresse d'estoc, le « Duc » de Vailland, évoque également l'oiseau Roc que célèbre Apollinaire, qui plane en tenant dans ses serres le crâne d'Adam, la première tête. Il y a « Carbone », dans cette époque propice aux faux derches, aux traîtres et aux hommes dédoublés. Ou encore cet étrange personnage, « Bargan », rencontré dans un bar, au seuil des années 30. Bargan... Il suffit de jouer au jeu des anagrammes.

En 1934, à Nuremberg, il est littéralement vampé par le congrès nazi, les grandes messes noires. Tout nous est exprimé en quelques phrases : « *Le voyage à Nuremberg fut une aventure amoureuse, érotique. A son retour, d'ailleurs, il écrivit une nouvelle que Drieu fit publier dans une revue confidentielle,* la Belle Inconnue de Nuremberg. *Cette " belle inconnue ", c'était la foule nazie. Son rire, des centaines de fifres et de tambours. Sa chevelure, des milliers d'oriflammes. Son sexe : les cohortes noires des troupes d'élite. Lui, pauvre Fran-*

Paris, 1941. L'ombre noire du swastika plane au-dessus de l'ancienne librairie W. H. Smith, rue de Rivoli, transformée en librairie allemande.

çais dans son minable manteau gris, avait passionnément désiré être violé par elle. Heureusement encore qu'il l'avait, ce manteau : dessous, Roc bandait. »

Longue citation, sans doute, mais qui ramasse toutes les intuitions de Wilhelm Reich et nous donne une idée du style de René Ballet.

La guerre, à ces gens-là qui avaient appris dans leurs torchons à certaines foules à beugler « *Hitler plutôt que le Front populaire* », est terre de promesse, d'Eden. Roc est un habitué du « One Two Two », le bordel le plus select de l'Occupation. Elégant, séducteur, il se laisse aimer par les femmes, les belles demi-mondaines, qu'habillent un tailleur Chanel ou une robe Schiaparelli, de ces « *garnitures de lit que l'on change avec les draps* », tout au plus.

« *La bêtise attirait Roc, comme un gouffre : il ne se laissa pas convaincre, il s'y laissa tomber.* » Le voilà à son bureau au siège du PPF, gribouillant pour Doriot, « le grand Jacques ».

Et puis, un jour, les temps changent. Ils sont devenus trop nombreux ceux que l'on étrangle de ses mains soigneusement gantées, par peur du sang, dans les sous-sols de la rue Lauriston. On n'arrive plus à réduire les maquis : la voix de Radio Londres se fait moins ténue : le « grand Jacques » est soudain devenu ce qu'il était : le « gros Jacques ».

Apparaissent dans le cœur du texte les mots « ombre », « sombre » : pour Robert Rocher, la nuit se lève. « *Légère. Troublante rumeur, soupçon, paupières fardées sur un regard qui ne se dérobe pas, prière, plainte, râle.* » On liquide les stocks : on fait de la place pour le corned-beef. Le patron d'une boutique d'« Articles de Paris », dont les principaux chalands étaient les soldats allemands, s'approche pour proposer une Tour Eiffel dorée :

« *Schön, schön.* »

« *No*, répliqua Roc, *maintenant il faut dire* "beautiful". »

Valsez saucisses ! Louis-Ferdinand est parti avec Lucette et Bébert... Il trépigne de rage rentrée à Sigmaringen... Tous les rats quittent le navire : c'est la débâcle. La débandade. Impossible rêve de recommencer une autre vie : Roc est pris au piège d'une ville insurgée. Cerné. Qui forcera en premier sa planque ? Les résistants ou les grosses huiles de la collaboration qui veulent se débarrasser d'un homme qui en sait trop ?

L'Hôtel des deux gares, le nouveau roman de René Ballet, raconte la traque de ce journaliste collabo et dévoile les dessous de l'été 1944 : dans les beaux quartiers, déjà, des contacts se nouent. Un jeu de massacre dont peu de monde réchappe.

René Ballet nous brosse (avec quelle maestria !) le portrait d'un collabo fidèle à ses idées. « *Brillant mais destructeur, séduisant mais pervers, corrosif pour tout ce qu'il touchait.* » Le portrait d'un fasciste qui s'assume, engoncé dans ce que l'on a peine à reconnaître comme une sorte de morale folle, une « morale » qui lui interdit de déserter.

Et qu'on ne me dise pas que le romancier ne l'aura pas jugé, ne lui aura pas même octroyé la chance d'une autocritique, d'une rémission, qu'on lise les pages où il est question d'un crachat que lui envoie à la gueule un résistant du fond de ses supplices et d'un billet froissé, crasseux, que Bargan, réapparu, lui glisse dans la main comme à un domestique, afin de payer à son aune ses (bas) services. Le roman a tranché. Par sa propre logique interne.

Et puis il nous reste la silhouette d'une femme, plus futile que fragile, qui se pensait amoureuse mais n'était amoureuse que de l'image qu'elle se faisait de l'amour, et dont le nom a été peint d'une main nerveuse au minium rouge sur des murs défraîchis. Ce miroir occulté, toute perspective bouchée.

Manière d'imaginer que derrière le papier journal (le papier roman) se tapit une des pages les plus horribles de notre passé. ■

Alain Leduc

- Révolution -

René Ballet
L'Hôtel des Deux Gares